

tanément sur le champ de mars, à Montréal, sous l'impression qu'on utiliserait leur zèle. Munis de provisions et des effets que les circonstances rendaient nécessaires, ils attendirent, à leurs frais, pendant quinze jours, qu'on mit leurs bras en réquisition ; mais ce fut en vain, ces loyaux sujets durent se disperser, emportant dans leurs foyers la désolante pensée qu'on se privait de leur concours volontaire et spontané, parce qu'on nourrissait contre eux une défiance que rien ne pouvait justifier.

Dispersés de nouveau au sein des campagnes, les milices canadiennes, dont les sentiments n'étaient pas douteux, se trouvèrent exposées aux intrigues et aux cabales des émissaires américains, chargés d'exploiter les préjugés du peuple contre le nouveau gouvernement, et de raviver les vieilles haines d'autrefois. Si on eût montré, comme ils le méritaient, une confiance généreuse dans le bon vouloir des Canadiens, l'influence de ces envoyés eût été paralysée ; mais la politique aveugle de l'oligarchie, qui avisait le représentant du souverain, avait tout fait pour rendre plus facile leurs manœuvres et leurs projets séditieux. Ce qui contribuait surtout à fomentier la division, c'était la manière habile dont l'Américain exploitait l'amour des Canadiens pour la vieille France. Ils savaient que nos pères tenaient au pays de leurs aïeux par leur langage, leur caractère, leurs habitudes, etc. Aussi ne manquaient-ils pas de faire sonner bien